



## LE CHANTIER, TERRAIN D'ACTION POUR L'ART

ENTRETIEN DE STÉPHANE TONNELAT  
AVEC STEFAN SHANKLAND

De juin 2010 à novembre 2011, on pouvait voir, au milieu du chantier de la ZAC du Plateau à Ivry-sur-Seine, en proche banlieue parisienne, entre la future annexe du ministère des Finances réalisée par l'architecte Paul Chemetov et une opération de logements, un curieux cube multicolore de 10 mètres de côté. C'était l'Atelier/Trans305, l'un des projets proposés par l'artiste plasticien Stefan Shankland à la Ville d'Ivry-sur-Seine, pour rendre son chantier HQAC, c'est-à-dire à « haute qualité artistique et culturelle ». La démarche HQAC accompagne les étapes de l'aménagement. Elle prend des formes variées au cours d'un temps qui a commencé en 2006, avec les premières concertations des habitants et les procédures administratives de création de la ZAC (zone d'aménagement concerté), et se terminera en 2015, avec la livraison des derniers immeubles construits le long de la route nationale 305.



**Stéphane Tonnelat** : Pourquoi as-tu décidé de travailler dans un chantier de construction ?

**Stefan Shankland** : Dès le début, le chantier m'est apparu comme une sorte d'atelier d'artistes à très grande échelle. On y trouve tous les ingrédients nécessaires à la pratique artistique : de l'espace, de la matière, du processus de transformation, des gens. La question n'était pas tant *pourquoi* vouloir travailler avec le chantier comme matière première, mais *comment* ?

De 2006 à 2009, au cours des premières années du projet Trans305 (application de la démarche HQAC aux chantiers de la ZAC du Plateau), l'objectif était d'intégrer un processus de recherche, d'expérimentation et de production artistique à un processus de chantier (planification, démolition, construction...). L'intention était de développer une pratique artistique en phase avec la réalité opérationnelle d'un chantier urbain, c'est-à-dire de s'inspirer de ce qui se présente, d'utiliser les ressources disponibles sur le site, de travailler avec les gens qui sont là, avec leurs savoir-faire et leurs outils, pour concevoir, réaliser et faire usage d'une œuvre indissociable du réel dans lequel on l'a développée.

Ce réel, c'est au fil des années une friche, un site d'entreposage des matériaux, un lieu de démolition, un ensemble de constructions en cours, un chantier, en somme !

**S. T.** : Comment as-tu fait pour t'introduire dans le chantier en tant qu'artiste pour le transformer en atelier ?

**S. S.** : Il s'agit moins de s'imposer en tant qu'artiste dans cet univers qui n'est *a priori* pas fait pour l'accueillir, que de s'y immiscer, de progressivement devenir un acteur légitime de l'opération d'urbanisme. Occuper le chantier, c'est un peu trop frontal, vindicatif, héroïque, colonial. Comme s'il y avait des « bons » (les artistes, les habitants, les non-professionnels) qui sont dehors et des « méchants » (les politiques, les promoteurs, les professionnels du chantier) qui sont dedans et qui empêcheraient les autres de rentrer. C'est une vision trop simpliste de l'artiste défenseur de l'espace public accessible à tous, opposé à la figure de l'urbaniste, du politique ou du promoteur. La réalité est beaucoup plus complexe. Dans l'idée de s'immiscer dans le chantier par une série d'actes, de démarches de négociation, on sort de la confrontation manichéenne et on développe une stratégie qui ne vise pas à s'affronter au monde des professionnels de l'aménagement, mais à les convaincre de faire du chantier un lieu légitime de la pratique artistique. Cette opposition, entre l'espace public acces-